

## **Mensonge 2 : Les Indiens perdent leur culture**



*Enfants Tapirapé, Territoire Indigène Urubu Branco,  
État du Mato Grosso (Image : Lilian Brandt)*

Cette affirmation synthétise toute une série d'autres idées très répandues : « Un Indien avec un téléphone portable n'est plus vraiment un Indien », une phrase qui se décline selon autant de variantes : télévision, ordinateur, jean, baskets, filet de pêche, bateau à moteur, camionnette, tracteur, etc.

On entend généralement par culture un ensemble de manifestations comprenant la connaissance, l'art, les croyances, la langue, la morale, les coutumes, les comportements, toutes les habitudes et les compétences acquises par des individus appartenant à une société spécifique.

Composée d'éléments divers, la culture est en perpétuelle transformation, elle interagit de plusieurs manières avec l'environnement, les circonstances, les autres cultures, mais aussi avec elle-même. Ainsi, la culture n'est pas quelque chose qui se perd, mais quelque chose qui se transforme constamment.

Toutefois, il est vrai que la relation d'échange culturel que nous entretenons avec les Indiens n'est pas juste. Notre société se caractérise par une culture de la domination et de l'imposition. L'impact de notre mode de vie a des répercussions directes sur la vie des Indiens, de sorte qu'il n'y a plus aujourd'hui la même abondance et la même biodiversité qu'en 1500. Le fleuve est pollué par les pesticides, la forêt fait les frais du déboisement massif et la quantité de poisson et de gibier s'est drastiquement réduite.

En ce sens, l'incorporation d'éléments d'une autre culture constitue aussi une stratégie de résistance. L'usage des équipements de pêche des "Blancs", par exemple, peut être envisagée comme une manière de résistance culturelle, au sens où, pour l'identité indigène, mieux vaut pouvoir pêcher que de rester fidèle à des techniques traditionnelles et rentrer sans poisson à la maison.



Le groupe de rap guarani Brô MC's (Image : Last FM)

L'une des manières de préserver la tradition, c'est d'innover tout en conservant une solide base traditionnelle. Un groupe de jeunes de la communauté Guarani Kaiowá offre un bon exemple de cette résistance culturelle. Le groupe de rap Brô MC's est composé de deux groupes de deux frères, d'où le nom « bro », de l'anglais *brother*. Leurs vers mêlent portugais et guarani et dénoncent la déforestation illégale, ou encore l'oubli et les persécutions que son peuple subit sous la pression de l'agroalimentaire.

Par ailleurs, des objets non-indigènes peuvent être insérés dans la culture indigène, prenant alors un sens et faisant l'objet d'un usage complètement différents : c'est le cas des bouteilles en plastique minutieusement découpées et limées pour en faire des colliers, comme ceux qu'ils fabriquent depuis des centaines d'années avec des bris de coquilles d'escargots. D'autres fois, enfin, ils peuvent incorporer certains éléments d'une autre culture et n'en sont pas pour autant « moins Indiens », de même que le fait de manger des sushis ne fait pas de nous des Japonais, que le fait de boire du maté ne fait pas de nous des Gauchos, pas plus que le fait de se laver tous les jours ne fait de nous des Indiens.

La vitesse à laquelle certains Indiens incorporent des éléments de notre culture dans leur mode de vie nous effraie. Mais nous savons que les échanges entre les peuples ont toujours existé. Si le fait de voir un Indien avec un portable attire notre attention, c'est parce que nous ne savons pas que l'ornement qu'il utilise dans des rituels traditionnels depuis des siècles a pu être confectionné par un autre peuple et utilisé comme monnaie d'échange. Alors pourquoi pas ?

A quelle vitesse les Karajá incorporent-ils des éléments de la culture Tapirapé, et vice-versa ? À quelle vitesse les Brésiliens incorporent-ils des éléments de la culture nord-américaine ? Il n'existe pas de moyens de mesurer précisément les causes et les effets de ces échanges culturels.

Notre société n'accepte pas qu'un individu si différent de nous puisse utiliser les mêmes technologies et les mêmes biens de consommation que nous. Ainsi, nous voyons les Indiens comme des êtres inférieurs parce qu'ils

n'ont pas développé des technologies qui nous paraissent indispensables, mais nous n'acceptons pas qu'ils profitent des facilités de la vie contemporaine. Comme si tout ce que nous possédons aujourd'hui était uniquement le résultat du travail de l'homme blanc destiné à son seul usage. Comme si le progrès technologique et économique n'avait pas été impulsé aussi par la conquête de territoires et de richesses qui appartenaient initialement aux Indiens.

Mais pourquoi les Indiens voudraient-ils de la technologie ? J'ai vu des Indiens qui vendaient de l'artisanat via Facebook, échangeant des mails avec des boutiques qui revendent leur production, faisant circuler des pétitions pour que leurs droits soient respectés, communiquant avec la famille restée au village alors qu'eux ont dû partir étudier à la ville où ils ont rencontré leur moitié, un peu comme nous tous.



*Txiarawa Karajá photographie les esprits d'Aruanã. Village de Santa Isabel do Morro, Territoire Indigène du Parc de l'Araguaia, État du Tocantins (Image : Lilian Brandt)*